

## Les 3 R de la prévention du suicide : Ressources – Résilience - Réseaux

Formation, mardi 6 septembre 2016, Fribourg

Texte pour une conférence par Stefan Vanistendael,  
Ancien chargé de recherche et développement au Bice à Genève  
(Bureau international catholique de l'enfance).

*La présentation orale doit être un raccourci de ce texte.*

## La résilience ou la surprise d'un mieux

### ***Introduction***

Commençons par une définition pragmatique de la résilience, sans prétentions intellectuelles : la capacité à croître en présence de grandes difficultés.

Les exemples abondent, d'Anne Frank à Nelson Mandela, mais n'oublions surtout pas toutes les personnes discrètes, sans aucune célébrité, qui ont construit leur vie en circonstances parfois terribles.

Par rapport à la prévention du suicide cette résilience nous suggère, entre autres, de chercher pourquoi tant de personnes ayant eu des idées ou des projets de suicide ne sont ***pas*** passées à l'acte. Il n'est pas toujours possible de trouver des réponses claires à cette question.

Ici je ne cherche pas de réponse claire et systématique à cette question, mais je réfléchis et je médite sur quelques facteurs qui peuvent jouer un rôle dans la résilience et dans cette prévention du suicide, souvent de façon indirecte, par un changement de regard ou d'attitude ou d'orientation dans la vie.

Je commence par une mini introduction très concentrée à la résilience.

Ensuite je médite sur quelques facteurs liés à la résilience et au désir de vivre, des facteurs qui peuvent aider à découvrir «la surprise d'un mieux » dans la vie, à savoir :

- notre fragilité humaine,
- la beauté,
- et l'exploration de sens dans la vie très quotidienne.

Ce choix n'est aucunement exhaustif. Il est uniquement imposé par les limites de temps et de compétences.

La conclusion sera l'ouverture d'une porte sur une sorte de prolongation, une invitation à réfléchir sur une évolution de société qui touche aussi le thème de cette journée.

## ***Au cœur de la résilience***

La résilience est un sujet énorme, large et vaste, une forme de pensée ayant des applications dans de multiples domaines.

Retenons ici au départ trois points essentiels<sup>1</sup>:

- 1) « La résilience devient *visible* dans les cheminements de vie qui nous surprennent en bien ». Voilà déjà la surprise d'un mieux. Cette idée du psychologue argentin Ramon Lascano s'applique directement au pyramide du suicide, notamment de celles et de ceux qui ne passent pas à l'acte.
- 2) « *Le plus important que la résilience nous offre en pratique est une espérance réaliste pour nos engagements* ». Voilà une formule très concentrée du professeur Friedrich Loesel, psychologue des universités de Nürnberg, Erlangen en Allemagne, et Cambridge en Angleterre. A mon avis, la recherche de *l'articulation* entre réalisme et espérance est au cœur de la résilience. Mais à y réfléchir il s'agit aussi d'un défi au cœur de la vie en général, et pour les chrétiens au cœur de leur foi. Cette articulation espérance – réalisme constitue déjà en elle-même la surprise d'un mieux, car nous ne mettons pas spontanément ensemble espérance et réalisme. Néanmoins, le réalisme sans l'espérance peut conduire à un cynisme dévastateur, et l'espérance sans le réalisme à des illusions dangereuses. Mais dans la mesure où nous pouvons préserver cette tension entre réalisme et espérance, elle peut même porter des fruits. Il me semble qu'elle est également importante pour la prévention du suicide. Je suppose que le suicidaire a perdu cette tension positive entre espérance et réalisme.
- 3) Mais comment *approfondir* un thème de vie comme la résilience ? La parole du Dr Wolfgang Edelstein, chercheur en psychologie à l'Institut de Max Planck à Berlin nous guide : « *Pour clarifier et approfondir la résilience nous devons construire une sagesse qui intègre la science* ». Voilà un défi tout aussi nécessaire que difficile, au-delà de la seule méthode scientifique.

Beaucoup de facteurs peuvent contribuer à la résilience et à la prévention du suicide. Notamment la qualité des relations humaines. Surtout l'acceptation profonde de l'autre – pas forcément son comportement - y joue un rôle fondamental.

Ici je porte l'attention sur trois éléments pouvant contribuer à préserver ou à construire ou à reconstruire cette tension positive entre réalisme et espérance. Ce sera sous forme des trois méditations sur les thèmes annoncés avant :

- *nos fragilités*
- *la beauté*
- *l'exploration d'un socle de sens dans la vie quotidienne.*

Il ne s'agit pas de solutions miracles, ni de recettes à généraliser et à utiliser mécaniquement. J'espère seulement que ces méditations pourront inspirer un peu nos engagements sur le terrain, notamment par rapport à la prévention du suicide.

---

<sup>1</sup> Chacune des trois citations de ce paragraphe viennent d'interventions orales informelles et spontanées dans un atelier ou dans une simple conversation privée.

## **1. Nos fragilités**

A priori des fragilités et des faiblesses apparaissent comme des facteurs de risque par rapport à la résilience et au suicide.

Toutefois, beaucoup dépend de la façon de les gérer, de les intégrer dans la vie.

Notre société, les médias, l'entourage nous inspire souvent des attentes trop élevées, irréalistes surtout quand nous pensons à nos fragilités. Cette attitude est illustrée par la phrase « Tout est possible, tu peux tout faire, cela ne dépend que de toi ». Cette surenchère de nos attentes et exigences rend la vie et le bonheur difficile, parfois même impossible. Au pire elle programme l'échec. Un tel climat de société peut nous rendre malade tout en criant le bonheur.

Est-ce que nous acceptons encore que la vie, même une vie heureuse passe par des hauts et des bas, et que même une personne heureuse peut connaître des moments ou même des périodes où elle va moins bien ?

Le psychiatre flamand Dirk De Wachter<sup>2</sup> de l'université de Louvain-Leuven, néerlandophone, critique vivement la recherche quasiment obsessionnelle de bonheur dans notre société, parce qu'elle nous situe en dehors de la vie réelle, en dehors de l'amour réel, et paradoxalement en dehors du vrai bonheur. Il défend le droit de se sentir parfois mal, un peu triste, sans obligation de prendre tout de suite des médicaments ni de chercher l'aide d'un psy. Selon lui la vraie résilience intègre aussi notre fragilité et notre vulnérabilité. C'est différent de vouloir les éliminer à tout prix.

Est-ce que le bonheur aurait peut-être même besoin de certains hauts et bas pour se développer, se déployer ? Sans évidemment tomber dans l'autre extrême et de considérer une dépression comme la porte nécessaire vers le bonheur.

Dans ce contexte n'oublions pas que nos fragilités jouent parfois un rôle clé dans ce qui nous est très cher, et ce qui est au cœur de la résilience et parfois même au cœur de la prévention du suicide : la qualité de nos relations humaines. Une relation vraiment profonde entre deux personnes peut croître, s'approfondir parfois en dépassant le stade de l'admiration mutuelle, en découvrant les fragilités de l'autre, et en les respectant. La conscience mutuelle de ces fragilités ainsi que le respect mutuel pour ces fragilités peuvent contribuer à une relation très profonde et intime. Evidemment cette dynamique relationnelle se vit avec prudence et avec pudeur. A mon avis elle dépasse le calcul humain, elle se découvre et elle est accueillie petit à petit, avec discrétion. Elle se situe souvent en dehors du cadre professionnel strict. Mais il s'agit d'un trésor bénéfique directement lié à nos fragilités.

Mais réfléchissons à un moyen plus simple, au niveau pratique : les rituels. Ils sont souvent négligés ou ridiculisés aujourd'hui. Néanmoins les rituels ont parfois un rôle à jouer dans la gestion humaine de nos fragilités. Un rituel est en principe un soutien

---

<sup>2</sup> Un livre de sa main qui a eu beaucoup de succès, pas seulement chez des experts professionnels : Dirk De Wachter, « Liefde. Een onmogelijk verlangen ? » (Amour. Un désir impossible ?), Lannoo-Campus, Tielt, 2014.

concret, souvent offert par des proches ou au sein d'une communauté, à un moment où la vie passe par une étape difficile, joyeuse ou triste, fragile : la naissance et l'engagement des parents et des proches autour de cette nouvelle vie, une maladie grave, la fin de vie et le deuil, l'engagement d'un mariage, le pardon...

Mais les rituels peuvent également être précieux au niveau quotidien, comme le coucher du soir, où tout bascule, où même la personne la plus arrogante et dominante doit passer par un lâcher prise total afin de s'endormir.

Evidemment un rituel doit être « habité » par des humains, nourri par la vie, même au-delà de la technique ou de la procédure. Sinon un rituel risque de devenir une routine vide de sens et même ennuyeux, au mieux folklorique, mais sans profondeur.

Par contre, un bon rituel peut nous aider à embrasser toute la vie, les hauts et les bas, à nous apaiser, à intégrer nos fragilités dans la vie, aussi dans la durée. Nous trouvons un bel exemple, simple mais parfois émouvant, dans certains ordres religieux contemplatifs. Le soir, juste avant de se coucher, les membres se réunissent en communauté pour une prière simple, intime, qui permet de poser la journée, avec ses joies et ses peines, en confiance mais sans connaître l'avenir. Qui peut d'ailleurs vraiment connaître l'avenir ?

Des rituels existent aussi dans des groupes d'amis, en famille, dans toute sorte de communautés. Même une bande d'enfants de la rue en Argentine avait développé spontanément un petit rituel aidant à apaiser les peurs, avant une sortie qui se terminait souvent de façon violente. Evidemment sans théories ni connaissances de l'intelligence émotionnelle. Une infirmière anglaise travaillant dans un EMS dans son pays avait constaté les bienfaits des rituels du soir chez des personnes très âgées. Souvent ils se couchent le soir en étant conscient que peut-être ils ne se réveilleront plus le matin. Un simple rituel du coucher aidait à les apaiser. Même constat d'apaisement fait par un éducateur spécialisé en Catalogne dans une institution fermée avec des jeunes parfois violents, en conflit avec la loi. Un éducateur passait chaque soir un petit moment près de chaque jeune, déjà au lit. Grâce à cela le coucher des jeunes dans l'institution est devenu beaucoup plus calme. Mais est-ce que le personnel dans les institutions a encore le temps pour ce genre de présence ? Ou est-ce que parfois des bénévoles formés et fiables pourraient le faire ? Reste qu'il s'agisse d'idées qui peuvent nous inspirer, pas d'une mécanique à généraliser.

Une telle approche positive des fragilités humaines – avec ou sans rituels - n'est pas toujours facile, il ne s'agit pas d'une solution miracle ni d'un romantisme de goût douteux. Il s'agit vraiment de la lutte pour garder active cette tension entre réalisme et espérance, une tension finalement vivifiante.

Voici un exemple concret mais extrême et dur. Bieke Vandekerckhove était une jeune étudiante flamande, brillante et très enthousiaste, qui a été terrassée par une maladie dégénérative, lentement en plusieurs étapes. Elle s'est même mariée pendant cette maladie. Après des années de lutte elle est décédée en septembre 2015. Elle a témoigné de cette lutte dans ces écrits. Elle précise à un moment ce qui reste quand tout semble

s'écrouler dans sa vie. Elle mentionne cinq choses qui méritent d'être méditées, sans en faire des dogmes :

- 1) Mon histoire de vie
- 2) Mes questions (à ce moment de désespoir évidemment pas les réponses)
- 3) Le hurlement (on peut penser au fameux tableau du peintre norvégien Edvard Munch)
- 4) Le silence
- 5) Le sourire (elle dit bien sourire, et non pas le rire)<sup>3</sup>.

Encore une fois une expérience qui peut nous inspirer, non pas une mécanique à appliquer.

Reprenons ce qui précède sous une autre forme. A la fin d'un long engagement, que ce soit un mariage, l'éducation d'un enfant, un travail social ou médical, un sacerdoce ou autre chose, on entend parfois la question :

« Avec tous les problèmes et misères que tu as eus et connus, est-ce que tu le ferais encore ? »

Certains répondront humblement et sincèrement :

«NON. Absolument pas, il faut être fou pour vouloir revivre tous les malheurs et difficultés vécus pendant une telle période ».

Mais ils pourront souvent compléter en toute sincérité :

« Mais si on me demande si je le regrette de l'avoir fait, je dis aussi NON. Clairement non. Car la première question nous induit en erreur en rappelant toutes les difficultés et misères concentrées en un seul moment. Une telle perspective est fautive, mensongère, diabolique. Dans la vie réelle ces choses sont étalées sur beaucoup d'années, et diluées dans le temps, mélangées à beaucoup de moments de bonheur , qui sont tout aussi réels».

Ces propos, cette correction de perspective nous rappellent nos fragilités ainsi que le défi de l'équilibre à chercher entre espérance et réalisme, un équilibre qui fait vraiment vivre, qui nous enracine dans la vie réelle avec ses joies et ses peines.

Mais je ne sais pas ce que Bieke Vandekerckhove aurait répondu à une telle interrogation.

---

<sup>3</sup> Bieke Vandekerckhove, « De smaak van stilte» (Le gout de silence), Ten Have – Lannoo, Tielt, 2013

## **2. La beauté**

Trop souvent la beauté est considérée comme réservée à une élite ou comme la cerise sur le gâteau quand tout va bien. L'expérience montre que souvent – sans vouloir généraliser trop vite et de façon mécanique - ce sont des personnes très démunies qui sont sensibles à la beauté et pour qui la beauté est un soutien réel dans leurs difficultés, souvent sans être utile pour une chose précise.

On trouve des témoignages convergents venant d'un peu partout, de plusieurs pays, de plusieurs situations : en prison, en territoire occupé, dans une favela, chez le père d'une famille très pauvre en Suisse, chez des détenus en prison politique très dure, en soins palliatifs....Et en plus le pédopsychiatre français, Marcel Ruffo, exprime à partir de son expérience pratique son intuition : « La beauté soigne ». Une intuition qu'il avoue ne pas pouvoir prouver de façon pure et dure. Je suppose que l'art-thérapie illustre aussi l'importance de la beauté, sans en faire une solution miracle.

Dans notre société très utilitariste une chose prend souvent sa valeur par son utilité, même de façon exclusive, c'est la seule utilité qui compte, une attitude souvent transposée aux humains : je suis accepté et apprécié dans la mesure où je suis utile, en fonction de mes performances.

Et voilà le contraste avec la beauté. Elle a d'abord valeur en elle-même, sans utilité. Et même si elle a parfois une certaine utilité, comme par exemple une cantate de JS Bach pour la liturgie, la beauté transcende cette utilité. Une telle cantate reste belle, même hors liturgie. La beauté est ainsi comme une affirmation très concrète, forte et inconditionnelle de la valeur de la vie. Que ce soit la beauté de la nature, ou celle créée par des humains.

Cela semble suggérer que - grâce à mon expérience de la beauté - je participe en quelque sorte à cette affirmation inconditionnelle de la valeur de la vie – même sans en être conscient. Ainsi je peux me rendre compte que ma propre vie, même cabossée, malade ou même coupable peut avoir une valeur, au-delà de mes misères. Peut-être même une valeur inaliénable.

Nous comprenons alors que le moine-médecin, l'orthodoxe russe Antoine Bloom, disait dans une méditation : « A moins de regarder une personne et de voir la beauté en elle, nous ne pouvons l'aider en rien ». Peut-être une exigence exagérée mais au moins une orientation à suivre, même modestement.

Il s'agit également d'une connexion positive et parfois très forte avec la vie en dehors de moi, ce qui peut donner un sentiment, conscient ou inconscient, que la vie ait du sens.

Peu importe la subjectivité de l'expérience de la beauté. Elle ne contredit pas cette hypothèse, mais il faut en pratique tenir compte de cette subjectivité.

Et pour une personne suicidaire je suppose que le défi reste : est-ce que cette personne est encore capable d'une telle expérience de beauté? Et si non, comment pouvons- nous rétablir cette capacité ?

Par contre, sans pouvoir le prouver comme une expérience de laboratoire je reste convaincu des effets positifs et préventifs importants de la beauté en général, par sa présence bienfaisante dans la société et dans la vie. Les convergences venant de différentes situations, souffrances et cultures sont trop fortes pour le nier.

Mais ceci n'exclut malheureusement pas les perversions de quelques personnes ayant une certaine sensibilité à la beauté, comme chez certains criminels. Comme toute chose positive dans la vie, la beauté peut être utilisée de façon perverse. Dans la vieille mythologie le diable est un ange déchu. Mais cette perversion trouve ses racines ailleurs que dans la beauté elle-même, dans une éthique défailante ou absente, dans l'absence d'une vision positive de la personne humaine.

### 3. *Un socle de sens dans la vie quotidienne*

Voici deux hypothèses, exprimant deux convictions personnelles :

- (1) souvent le sentiment que ma vie ait un sens vient de la **connexion positive** entre ma petite vie avec ses hauts et ses bas, d'une part, et le grand courant de la vie autour de moi, d'autre part. Nous pouvons être conscients ou pas de cette connexion positive, ce sentiment de sens peut être sous-jacent à notre vie
- (2) Le sens de la vie n'est pas une pure construction humaine, mais il **se découvre**, parfois petit à petit. Mais pour découvrir ce sens il faut explorer la vie.

Concrètement : si les connexions positives – petites ou grandes - à la vie jouent un rôle dans la découverte de sens, nous avons des possibilités quasiment infinies pour explorer ce sens. Mais... sans garantie absolue de trouver ce sens.

Mais une telle exploration pose un défi, car souvent ce lien positif est trop évident, trop facilement oublié, négligé, parfois même méprisé.

Exemple : il est *si évident* de porter un nom, presque trop évident, que nous pouvons facilement en sous-estimer l'importance. Mais un poème de la poétesse néerlandaise Neeltje Maria Min nous laisse sentir et vraiment comprendre l'importance de porter un nom.

#### ***Ma mère a oublié mon nom***<sup>4</sup>

Mon nom,  
ma mère l'a oublié,  
mon enfant l'ignore encore.  
Seule je suis, exposée, mais qui le sait ?  
Donne-moi un nom, dis-moi mon existence,  
que mon nom soit comme une chaîne.  
Un nom, un nom, dis-moi mon nom,  
O, appelle-moi par mon nom le plus profond.  
Pour celui que j'aime je veux avoir mon nom.

---

<sup>4</sup> Neeltje Maria Min, poétesse néerlandaise. Original néerlandais, dans son recueil « Voor wie ik liefheb wil ik heten » (Pour celui que j'aime je veux avoir mon nom), Bert Bakker, Amsterdam, 1983. Une traduction adéquate de ce poème est quasiment impossible vu l'absence du mot clé "geborgen" et toute sa richesse de nuances, dans le vocabulaire de plusieurs autres langues, comme le français ou l'anglais ou l'espagnol. Malgré cette difficulté le poème garde une grande force d'expression.

Approfondissons un peu. Souvent les petites choses de la vie quotidienne sont trop méprisées, sans méchanceté, mais par négligence, par désintérêt. Néanmoins chaque petite chose peut devenir comme une petite connexion positive à la plus grande vie autour de nous, et contribuer ainsi potentiellement de façon modeste à notre sentiment de sens, que nous en soyons conscients ou pas.

Par exemple : un repas partagé, une conversation avec un ami ou parfois même un inconnu, le rire partagé, le simple échange, un regard bienveillant, un merci de tout cœur, lire une histoire de vie, vraiment écouter une personne, un coucher de soleil, une musique, jouer avec un enfant...la liste est quasiment infinie.

Ces connexions à la vie par les petites choses forment comme **un socle de sens** dans la vie: un socle n'attire pas l'attention, il est souvent comme enfoui, oublié, mais il est important qu'il soit là, il porte et soutient le monument plus grandiose.

Evidemment le **monument** d'un sens plus grand existe aussi et nous l'associons plus facilement au sens que la petite vie quotidienne. Par exemple :

- les grandes responsabilités pour des humains, des plantes, des animaux, même des objets
- les amitiés profondes
- une vie familiale réussie
- les grands projets motivants et constructifs
- un travail que nous aimons
- un engagement bénévole constructif
- une foi non sectaire, religieuse ou non, qui nous invite à entrer plus profondément dans la vie
- la philosophie – genre Socrate ou Alexandre Jollien – qui illumine la vie
- la beauté – comme signalé avant.

Par contre, une valorisation de petites choses de la vie quotidienne n'est pas si évidente dans notre société. Il faut presque retrouver l'esprit d'un petit enfant pour y arriver.

Attention, ces petites choses se révèlent très importantes, parfois même dans des situations graves et extrêmes. Ne sous-estimons pas ce socle de sens.

Exemples :

Une femme réfugiée. Des années après son accueil et son installation en Suisse, elle remercie dans une lettre l'assistant social qui l'a aidée et accompagnée, pour tout ce qu'il a fait. Mais elle le remercie surtout parce que chaque fois qu'elle devait venir dans son bureau il lui avait offert une tasse de café, et ce petit geste avait fait le plus grand bien à cette réfugiée.

Ou plus grave : l'importance des gestes les plus simples, comme le partage d'une tasse de café, ou de la beauté d'une simple carte postale, ou d'une goutte de parfum, constatée par des visiteurs de la Croix Rouge Internationale quand ils rendent visite à des détenus politiques dans des prisons atroces. Des gestes très simples ayant un caractère humanisant, non pas seulement pour le détenu mais aussi pour le visiteur de la Croix Rouge<sup>5</sup>. Par ces petits gestes chacun se lie parfois à nouveau à la vie.

Ou le témoignage de cette femme très solide, mise en prison dans une cellule d'isolation totale sous une dictature dans son pays ; des années plus tard elle témoigne : dans une telle isolation, réellement coupée de la vie, il est surprenant de voir que des idées de suicide viennent si rapidement.

Ou encore cette réflexion sur les gagnants oubliés dans tant de guerres. Dans chaque guerre et parfois loin du champ de bataille, des milliers et parfois des millions de petites gens discrets, dans tous les pays des différents partis en conflit, continuent à soutenir la vie au quotidien. Ils continuent de chercher de la nourriture, à s'occuper des enfants, à travailler les champs, à soigner les blessés et les malades, parfois en circonstances très difficiles, atroces, sous les bombardements, et dans un climat politique et social marqué par la haine et la volonté de destruction de la vie de l'ennemi. Un engagement au jour le jour, peu remarqué mais plein de sens, car sans cet engagement patient et persistant la vie se serait éteinte. Sans cet engagement, sans ce soin pour la continuation de la vie, dépassant les clivages politiques et militaires, quel aurait été le sens de la victoire militaire la plus glorieuse sur le « champ d'honneur » ? Quel sens aurait eu une victoire militaire si ces gens n'avaient pas préservé la vie, tant bien que mal ? Est-ce que ce ne sont pas aussi ces petites gens qui sont les vrais vainqueurs de la guerre, qui ont préservé modestement un sens de vie si fragilisé par la violence de la guerre ? Et on les trouve dans tous les camps en guerre, dans la deuxième guerre mondiale par exemple, en Angleterre et en France, en Allemagne et en Italie, en Belgique et en Autriche.

*Notre mépris de petites choses fait parfois penser au milliardaire qui prétend et qui croit vraiment que l'argent n'a aucune importance pour lui. Il est facile d'exprimer un tel mépris pour l'argent quand on est assuré d'en avoir plus qu'assez. Le milliardaire parlerait peut-être autrement si soudainement il n'avait plus un sou. D'une façon semblable nous pouvons facilement mépriser les petites choses qui contribuent à la vie. Nous les valorisons probablement plus facilement dès que nous ne les avons plus. Mais n'attendons pas ce moment. Essayons de les valoriser au jour le jour, essayons de cultiver un peu de gratitude à leur égard.*

---

<sup>5</sup> Paul Bouvier, « Humanitarian care and small things in dehumanised places », in : International Review of the Red Cross, Nr 888, 2012

## ***En guise de conclusion***

A la fin de cet exposé méditatif je rajoute encore une invitation à une méditation qui nous fait réfléchir sur une évolution de société qui nous touche et qui n'est pas sans signification pour le suicide. Elle est inspirée par une petite phrase :

*« Les gens rêvent de systèmes si parfaits qu'aucun humain n'a besoin d'être bon. »*

Il ne s'agit pas d'un texte récent, mais d'une idée exprimée par T S Eliot (1888 – 1965), dans son poème intitulé « The Rock » (Le rocher). Eliot est né aux EU et mort en Angleterre. Cette ligne date de 1934 déjà. Il me semble que le poète avait bien anticipé de façon visionnaire une évolution dans nos sociétés qui ne cesse de continuer jusqu'à nos jours, et qui semble prendre une ampleur toujours plus grande, entre autres sous la pression des développements technologiques cherchant à éliminer toute imperfection.

Mais jusqu'où une telle évolution est-elle positive ? Est-ce qu'elle peut avoir aussi des conséquences négatives ? Si tout est parfait, nous pouvons admirer cette perfection. Mais est-ce que nous pouvons encore aimer ?

La fiabilité de la perfection est une chose, bien utile et très admirable, certes, mais est-ce qu'une dimension de l'amour n'est précisément pas de dire oui à la vie, quand on aurait pu dire non, et surtout quand ce « non » aurait été une réponse plus « normale », plus attendue dans nos circonstances ?

Est-ce que l'amour n'a pas besoin parfois d'un « oui » qui a été arraché à la vie, après une hésitation, après avoir été dans la balance avec un non.

Un peu comme l'humour subtil et constructif que certains résumant dans la petite phrase « Et pourtant je souris, malgré ce qui va mal ».

Un oui à la vie au sens positif, et non pas un oui à n'importe quel comportement. Une véritable surprise du mieux.

Mais un tel « oui » inattendu, est-il vraiment programmable, d'un point de vue humain, au-delà des possibilités purement techniques ?

Ou est-ce que – au contraire - un tel « oui » perd sa saveur, sa profondeur, sa crédibilité, la beauté de sa surprise, dès que nous voulons le programmer dans un système infaillible et parfait ? Est-ce qu'une telle programmation ne suggérerait pas à une personne humaine une indifférence à la vie au lieu d'être un véritable « oui » qui exprime une volonté de vivre, un engagement qui nous ouvre à la vie ?

Est-ce qu'il existe une différence entre une fiabilité parfaite et programmée d'une part et une fiabilité qui naît de la confrontation aux contrariétés de la vie d'autre part ?

Est-ce que le véritable amour pour l'autre, pour la vie se laisse totalement programmer? \*\*\*